

# Le temps de maintenance

## *Christus 1970-1980*

Dominique BERTRAND s.j. \*

Ayant décrit, ici même, il y a quelque quatre ans, la période patristique sous le signe du drame<sup>1</sup>, il ne me semble pas indécent de traiter de la sorte les années, non encore achevées, n'est-il pas vrai ? qui suivent Vatican II. Par une attention plus précise aux événements et aux documents, il s'agissait, eu égard aux six, sept siècles — selon la périodisation longue — de la créativité des Pères, de vider de toute crédibilité la vision tant d'idylle que de décadence qu'on en propose<sup>2</sup>. Drame, aussi bien que crise, indique un état intermédiaire et pointe moins vers les résultats que vers les événements et les actes. Nicée en 325 est suivi de soixante ans de troubles

\* « Sources Chrétiennes », Lyon. A publié chez Desclée de Brouwer : *Un corps pour l'Esprit : essai sur l'expérience communautaire d'après les Constitutions de la Compagnie de Jésus* (1974) et *Une prière pour aujourd'hui* (1976), et au Cerf : *La politique de saint Ignace de Loyola* (Cerf, 1985).

1. « Les temps dramatiques de la patristique », *A la lumière des Pères de l'Eglise...* (Médiasèvres, 2000, pp. 7-23).

2. Du côté de l'idylle, il y a chez le P. de Lubac une tendance à insister à la fois sur la pertinence particulière et sur la continuité bénéfique de la période patristique jusque dans notre actualité des *Catholicisme* (*Œuvres complètes*, t. 7, Cerf, 2003) ; du côté de la décadence, le coryphée est à l'évidence Edward Gibbon, *Decline and fall of the Roman Empire* (8 vol., Methuen, 1909).

graves où le politique, le culturel, le social, le religieux et le chrétien s'entremêlent. « *Eppure si muove* », peut-on dire de l'évangélisation du pourtour méditerranéen.

On entre facilement dans de telles perspectives lorsqu'on a vécu avec une intensité suffisante l'après Vatican II. Complètement différentes pour les données de l'histoire, les deux périodes se rejoignent entre elles et avec d'autres, voire avec toutes les autres, par leur fond dramatique. Mêlée à l'histoire du monde, qui plus est à temps et à contretemps de celle-ci<sup>3</sup>, l'histoire de l'Eglise, d'époque en époque, est cela. L'après Vatican II est un temps dramatique, moins immédiatement heureux qu'on ne l'avait escompté lors des drames de l'avant concile. En cet environnement, nous nous intéressons au tout petit secteur *Christus* et au drame qui, comme partout ailleurs, y a été mis en œuvre.

## « LES ANNÉES DIFFICILES »

Nous nous contentons, dans cet exposé, de la décennie 70, prise largement. M'y contraignent des raisons d'honnêteté dans le témoignage, s'il est vrai que l'on demande ici le compte rendu d'un témoin oculaire. Qu'il soit dit en passant que c'est en effet avec mes souvenirs que je vous parle plutôt qu'avec des pièces d'archives par-devers moi. Autant que j'ai pu le constater, celles-ci sont maigres et lacunaires<sup>4</sup>. J'en ai tiré malgré tout quelques rappels fort utiles, peut-être même décisifs. Plus objectivement, cette décennie qui correspond aux dernières années du pontificat de Paul VI († 1978), au choc pétrolier, à la reprise des guerres au Proche-Orient et en Afrique, aux agitations en Amérique latine, à l'après de Gaulle, apparaît nettement comme un typhon qui s'empare du catholicisme après la vigoureuse prise de conscience conciliaire.

C'est bien ainsi que Jean-François Six décrit les choses dans sa chronique des années 1966-75, qui s'intitule *Le courage de l'espérance*<sup>5</sup>. Très agréable à lire par la multitude et la diversité des souvenirs qu'il suscite trente après (« la mort de Dieu », les films *Hair*, *Emmanuelle I*, *Lip*, *Godspell*, les « oignons » de l'amiral de Joybert, les innombrables son-

3. Voir H. de Lubac, « L'Eglise au milieu du monde », *Méditation sur l'Eglise* (*Œuvres complètes*, t. 8, Cerf, 2003, pp. 140-173). Ce point de vue est développé culturellement et non historiquement.

4. Il y a des archives déposées aux Archives de la Province à Vanves. Je parle ici de ce que j'ai pu consulter dans les bureaux actuels de *Christus*.

5. Seuil, 1978.

dages, « Echange et dialogue »<sup>6</sup>, j'en passe), ce livre conduit au courage nu. Année par année, les neuf chapitres aux titres volontairement sombres (« Un monde qui tourne mal », « La Parole prise et emprisonnée », « Ombres de la mort », « La reculade »<sup>7</sup>), l'auteur construit un diagnostic pessimiste, très expressif de ce qui était alors ressenti par beaucoup. Bien différente, ne serait-ce que par la date — et c'est là tout l'avantage —, la biographie récente d'Henri-Irénée Marrou développe dans sa troisième et dernière partie un jugement qui recoupe tout à fait celui du *Courage* : 1968-77 sont « les années difficiles » pour ce grand militant<sup>8</sup>. Et un joli et utile petit volume, qui vient de paraître, et qui concerne un prêtre tellement actif durant la période<sup>9</sup>, pointe de même le redoutable malaise.

Caractérisons-le avec ce dernier. « Le mystère de l'Eglise Corps du Christ, confesse Michel Quoist, n'a jamais fait de problème pour moi quand je l'eus découvert. Mais son aspect visible, sa réalisation dans l'histoire et la manière dont elle parle d'elle-même ont été un obstacle tellement important que je l'aurais rejeté si je n'avais pas rencontré la personne de Jésus »<sup>10</sup>. Reste donc, à nouveau, le seul « courage nu » de la foi. Relue après un bon laps de temps, la période révèle ainsi sa ligne de fracture majeure en catholicisme, fracture qui rejoint une difficulté profonde de l'homme de la fin du siècle, malade, en quelque sorte, de sa liberté : c'est l'impatience par rapport à ce qui est institué, établi, l'Eglise, et finalement Rome dans l'Eglise, emblème suprême de ce qui est rejeté à ce sujet. Toutes les réalisations ecclésiales de la décennie — et il y en a — se volatilisent en ce puissant champ magnétique<sup>11</sup>. A partir de là s'interprètent aussi bien la crise de l'Action catholique, les difficultés des prêtres, les incertitudes sur la morale, les divisions entre les progressistes et les intégristes, et même la question de Dieu posée à des publics qui s'éloignent de la pratique religieuse et de la spiritualité<sup>12</sup>. Personne ne veut être « piégé », mot

6. Il y a aussi *Humanae vitae* (*ibid.* pp. 68-70, etc.).

7. Ces titres correspondent aux chapitres 1966, 1968, 1973, 1974.

8. Cf. Pierre Riché, *Henri-Irénée Marrou, historien engagé*, Cerf, 2003 (voir pp. 311-361).

9. Christiane Gaud-Descouleurs, *Prier 15 jours avec Michel Quoist*, Nouvelle Cité/L'Atelier, 2003, p. 89 (voir chapitre « L'Eglise, chemin et obstacle », pp. 89-95).

10. Voir, dans ces années, surtout la première partie (« Le cercle se ferme », pp. 27-134) du *Complexe antiromain* de Hans Urs von Balthasar (Médiaspaul, 1976), et, dès 1953, *Méditation sur l'Eglise* (« Nos tentations à l'égard de l'Eglise », pp. 241-271).

11. Voir, dans *Le courage de l'espérance* (pp. 167-169), comment le troisième synode des évêques est comme volatilisé sous l'effet du sous-titre et de ce qu'il introduit effectivement dans les pages qui suivent : « Un système trop préoccupé de sa propre survie ».

12. Voir, dans le même ouvrage (pp. 242-256), la façon dont sont présentés à la suite « Un autre visage de Dieu » et les « Questions omises » au Synode romain sur l'évangélisation.

typique de la période. Et ce qui piège toujours, semble-t-il, c'est l'INSTITUTION. Tel est l'œil du cyclone.

## Sur la brèche

Ce qui est curieux, avec ce qu'il est convenu d'appeler « l'affaire du troisième homme »<sup>13</sup>, c'est qu'une sage revue de spiritualité, dont l'influence, en France et au-delà même de la francophonie, grandissait tranquillement depuis sa fondation, c'est-à-dire depuis treize ans, atteignant dix mille abonnés, ait été ainsi en quelque sorte frappée la première, bien avant que ne commence à tournoyer le cyclone, quand le concile vient de s'achever en beauté. Y a-t-il là l'indice que la spiritualité est aussi un problème clé du drame post-conciliaire ?

Il y a dans l'armoire du directeur de *Christus*, dans ces bribes d'archives déjà évoquées, une liasse de documents signés par le P. Jean-Marie Le Blond qui succède à François Roustang dès le mois de novembre 1966. Ce sont des lettres et des rapports au P. provincial de Paris de l'époque, le P. Philippe Laurent, suivi du P. Jacques Lesage. Ce qui y est à l'œuvre, c'est une pesée la plus lucide possible des chances d'une continuation de l'expérience de *Christus*, comme aussi des raisons de ne pas y renoncer. Celles-ci se résument dans une volonté de ne pas semer la panique et, plus enfoui mais tout de même bien réel, un désir de ne pas manquer au peuple chrétien au sein d'une crise évidemment plus large que celle qui touche la revue<sup>14</sup>. Dans les années suivantes, même si, pour la revue et la collection, la situation de fond s'apaise, l'avenir demeure incertain.

D'une part, il y a un souci des autorités de la Compagnie en France de diminuer le poids des revues, soit par des suppressions, soit par des regroupements d'équipes. Le provincial consulte largement. Là encore, un dossier dans l'armoire du directeur l'atteste<sup>15</sup>. Concernant *Christus*, il ne manque pas de jésuites influents, significatifs certainement d'une rumeur plus large, qui tirent de l'affaire du « Troisième homme » la conclusion que la revue a fait son temps avec les dix premières années, celles de la période du P. Giuliani ; la tentative même des PP. Roustang et de Certeau en a, à sa manière, administré la preuve, puisqu'elle tendait, alors qu'elle n'en était qu'à ses débuts, à renou-

13. *Ibid.*, pp. 52-54 et 93.

14. Voir en particulier une note du 14 janvier 1967, non signée, mais adressée au « RR.PP. Provinciaux », et qui est à l'évidence du P. Le Blond (qui offre un autoportrait p. 4).

15. Voir une circulaire du 6 avril signée du P. Calvez lançant un travail sur une concertation plus poussée entre les revues, et une réponse signée D. Bertrand, du 5 juin 1970.

veler radicalement la visée de la spiritualité en la confrontant moins avec sa propre tradition qu'avec les problèmes de société. On a déjà tout dit, pense-t-on, de ce qu'il fallait dire pour redonner son éclat à la capacité des écrits ignatiens de fonder aujourd'hui une vie spirituelle. Faire tout à fait autre chose s'avère périlleux. *Ergo* supprimons *Christus*.

Troisième élément du paysage et qui n'est pas le moindre dans la durée : la courbe des abonnés de la revue est mauvaise : 10655, on l'a dit, en janvier 1966 ; 8309 en janvier 1973 ; 6792 en janvier 1976, la situation se stabilisant autour de 4000 au milieu des années 80<sup>16</sup>. Le verdict du public semble aller dans le même sens que celui de certains doctes. De par la polarisation des intérêts en jeu, la mode est de moins en moins, semble-t-il, à la spiritualité sous l'œil du cyclone.

En fait, *Christus* n'a pas été supprimé. On y a même joué plus vite que d'autres le jeu du regroupement, en incorporant dans l'équipe *Prière et Vie* — devenu rapidement le premier *Croire aujourd'hui* — qui vient de Toulouse avec le P. Domergue dès 1970. Et, à coup sûr modestement, on a tenu sur la brèche ouverte au cœur de la question spirituelle par les évolutions lentes ou précipitées du milieu des années 60 : être spirituel, est-ce se nourrir d'une tradition ? Est-ce affronter les problèmes les plus actuels au nom même de cette tradition ? *Christus* a vécu la rude décennie en refusant de séparer les deux visées.

Il faut donc se remettre dans l'esprit ce qui vient d'être rappelé pour lire l'éditorial du numéro qui a suivi « Le troisième homme » avec la sagesse et le réalisme selon lesquels il a été composé et rédigé par le nouveau directeur, le P. Le Blond : « Vers une maturité chrétienne ». J'en cite les premières et les dernières lignes : « La chronique du précédent numéro de *Christus* intitulée "Le troisième homme" a soulevé des questions. Elle apportait une analyse, que nous croyons exacte, des comportements, spontanés et répandus, des chrétiens de notre époque, sans essayer de replâtrages hâtifs. Nous y reviendrons dans une prochaine livraison. » Cette livraison sur la nécessité de laquelle on revenait sans cesse n'est jamais sortie comme telle. Mais le retour sur les problèmes soulevés est bien ce qui a porté les quarante livraisons de la décennie dramatique. Et voici l'envoi de l'éditorial : « Obéissance d'adultes et non plus d'enfants, en face d'une autorité s'adressant à des adultes ou plutôt "avec" cette autorité. Le besoin

16. Voir un cahier noir qui conserve des données précieuses sur l'évolution des prix de revient, la courbe des abonnements et les résultats des collections jusqu'à l'année 1978.

d'une maturité ecclésiale est plus urgent que jamais »<sup>17</sup>. Il y a là aussi, en germe, ce qui va être la façon pour *Christus* de vivre le drame des années 70 : pour la seconde fois, c'est un refus, celui de céder de quelque manière que ce soit à l'obsession de l'institution, qui est appelée ici « autorité ».

## L'INVENTION AU QUOTIDIEN

Voici donc campée la période pendant laquelle nous revivons les faits et gestes de *Christus* sans pouvoir les abstraire de plus vaste qu'eux. Dès la fin de 1966, la ligne de conduite pour les années à venir s'est trouvée définie, non sans réflexions approfondies, mais en même temps sans tergiversation. Elle est celle d'une double fidélité paradoxale : à la spiritualité comme telle et aux questions actuelles, d'une part, à la liberté du chrétien adulte et à sa collaboration adulte avec l'autorité, d'autre part. Ce chemin était fondamentalement incommode. Nous ne nous arrêtons pas à cet aspect, n'en restant qu'au signe négatif de l'amenuisement de l'audience de *Christus* qui résume tout le reste. Mais l'inconfort a-t-elle produit quelque chose ? C'est ce qu'il importe maintenant de se demander. Nous inventorions, sans pouvoir être complet, ce qu'il en a été de l'innovation sur la brèche où il avait été décidé de se placer dans le secteur moins spectaculaire mais certainement significatif qui était le sien : la spiritualité.

Le souvenir le plus fort qui reste aux membres de l'équipe de rédaction des deux revues *Christus* et *Croire aujourd'hui* est certainement la réunion hebdomadaire de l'équipe : une heure, en fin de matinée, au milieu de la semaine. C'est là que s'élaborent, en longs échanges approfondis, les thèmes, les plans, le choix des auteurs de chaque numéro. Il y a là une véritable maturation dans la réflexion, non exempte de tensions, mais aimantée par le résultat. Chaque membre de l'équipe a de multiples engagements au dehors, et partant de nombreuses relations très variées. Nous avons, en outre, des tempéraments et des centres d'intérêt fort divers. Pensez donc ! Autour du responsable, voici Maurice Bellet, Marcel Domergue, l'un ou l'autre étudiant jésuite en stage, et moi, *the last and the least*. Le travail en commun n'a jamais été morose ! Voilà qui a favorisé la largeur de vue en même temps que la perspicacité plus pointue du but à poursuivre

17. N° 53, janvier 1967, pp. 3 et 7.

et la cohérence dans le long et le court terme, d'autant que les membres de l'équipe relisent les interventions des uns et des autres dans la revue. Personnellement, je n'ai jamais trouvé l'équivalent dans aucune autre collaboration dans le long terme.

Le directeur joue à l'évidence un rôle décisif. Nous avons déjà entraperçu celui du P. Jean-Marie Le Blond au cours des cinq années qu'a durées sa charge. En plus de sa manière toute britannique de rendre agréables les réunions hebdomadaires (le verre de whisky et les *toffies* les concluaient rituellement), il fut parmi nous comme un sage courageux. Il allait au cœur des drames, dès le début, comme en mai 68 ou à propos des divorcés remariés. C'est ainsi qu'un numéro paraît en octobre 1968 qui s'intitule « Réflexion sur une crise » (n° 60). Dans la même livraison, le directeur prend position sur *Humanae vitae*. L'orientation de cette réflexion engagée s'exprime par ces mots : « Le code et l'appel ». C'est une lettre « longue et sinueuse » à un chrétien déçu par l'encyclique. Elle vaut encore la peine d'être lue, pour son art d'ouvrir l'horizon en mettant chaque chose à sa place. Certes, ceux qui ont connu le P. Le Blond le réentendent en le lisant. C'est bien lui, avec sa pipe. Mais sa manière traduit avec justesse ce qui a été cherché et trouvé ensemble dans les prodromes de la décennie.

De Joseph Thomas, je dirai seulement ceci, qui caractérise tout le bienfait que *Christus* a tiré de sa longue présence (de 1971 à 1984). Venant de l'Action catholique, en particulier du MCC auquel il est resté fidèle, il s'est converti — le mot ne me semble pas trop fort — à la nécessité en ces années de retrouver la spiritualité comme telle. Dès 1971, il publie une sorte de manifeste de son orientation dans la collection, *La foi égarée*<sup>18</sup>. Pour lui, la spiritualité n'est pas et ne doit pas être une superstructure de la vie chrétienne, comme peut le donner à penser une interprétation superficielle des fameuses « trois voies » : la purgative, l'illuminative, l'unitive. La spiritualité, c'est la « foi retrouvée », encore et à nouveau, et ce à partir de la foi<sup>19</sup>.

18. Le P. Thomas deviendra même un exégète spécialisé des écrits ignatiens, *Le secret des jésuites* (Desclée de Brouwer, coll. « Christus », 1984) et *Le Christ de Dieu pour Ignace de Loyola* (Desclée, 1981).

19. Voir *Christus*, n° 73 (janvier 1972, pp. 2-4), les « Orientations pour l'avenir de *Christus* », suivies, en 1973 (n° 77), de « La fidélité en question » (pp. 2-8). Du n° 73, nous tirons : « Notre revue est publiée sous la responsabilité des Pères de la Compagnie de Jésus. Elle a, durant ses premières années, dégagé, à partir du texte même des "Exercices spirituels", la démarche qui les caractérise. Nous voulons maintenant, en référence à cette tradition, montrer comment la décision de la foi se situe dans le concret de l'existence individuelle et collective » (p. 4).

Avec *Le Blond*, *Christus* a conjugué ouverture et sagesse. Avec Thomas, *Christus* a conjoint ouverture et foi. Dans les deux cas, il s'est agi, sur la brèche, de faire se rejoindre la spiritualité et la vie chrétienne, et, pour ce faire, la vie chrétienne avec la vie en toute sa densité.

## Le comité élargi et le CIF

Cette discipline interne, qui s'est révélée si bénéfique, de la réunion hebdomadaire a provigné de trois manières. Dès avant 1975, un « comité élargi de lecture » est imaginé et organisé. Derrière cette initiative, il y a le lancinant problème du lectorat en baisse. La réalisation n'est ni plus ni moins que l'amplification du « comité de rédaction » avec des amis intéressés par nos objectifs. Nous avons fait appel à Marie Balmay, Albert Rouet, Bernard Feillet, Jean-Louis Monneron (professeur aux Sciences Politiques) : petit nombre, mais, avouez-le, bien choisi. La réunion, qui suit le rythme bisannuel, consiste à critiquer les dernières parutions et à fournir un avis sur le programme élaboré pour la suite. Rien de morose non plus dans ces échanges, qui nous confortait, du moins, dans la conviction que nous avions quelque chose d'important à dire, même si le public manquait à l'appel.

En 1973 et 1977, sur l'« engagement » puis sur la « prière », la cellule motrice prend, par deux fois, une dimension de large ouverture. L'équipe se déplace pour rencontrer ses lecteurs à Biviers, au-dessus de Grenoble. La même dynamique manifeste, en grand, sa vertu. Thomas, Bellet et Bertrand s'exposent, ce qui entraîne, les deux fois, une grande intensité d'exposition réciproque chez tous les participants. En 1973, un groupe d'anciens jécistes, certains même anciens séminaristes, passés au Parti, sont sur les gradins. Mme Emmanuel Mounier aussi. Bref, une soixantaine de militants marqués par les drames d'alors entrent dans le jeu dès le premier partage. Les circonstances n'ont pas permis de renouveler vraiment l'expérience. Il était difficile de mobiliser toute l'équipe pour ces rencontres. Et c'est cela qui était porteur.

Mais voici un troisième développement de la méthode. Il s'agit du « Centre d'intelligence de la foi », le CIF, fondé par M. l'abbé Xavier de Chalendar et le P. Thomas pour le diocèse de Paris au milieu des années 70 (Jean-François Six n'en parle pas) et qui existe encore. Le Centre propose deux ans de formation, en quatre semestres consacrés aux bases de la foi chrétienne, bref une théologie pour laïcs : la création, le mal, l'œuvre accomplie par Jésus, la morale. La part de l'ensei-



gnement est grande, comme il se doit, dans une telle proposition. Mais l'originalité, issue de la pratique du comité de rédaction de *Christus*, est de constituer des petites équipes de réception de l'enseignement. Inutile d'insister sur le fait que Thomas a entraîné deux tiers (deux sur trois) de ses collaborateurs immédiats dans l'aventure du CIF. Un même esprit rôdait de part en part.

Placé dans la position incommode que nous évoquions dans les deux premières parties de cet exposé, celle d'une spiritualité distendue dans un climat général de désintérêt pour une telle recherche, *Christus* a choisi sa voie et s'y est tenu. Refusant les dissociations menaçantes, rappelons-le, entre « spiritualité et vie » et entre « liberté et autorité », l'équipe ne s'est pas facilité les choses. Il n'y a certes pas, je le redis, à mettre des résultats mirobolants sur le pavois. Pourtant, sur une petite échelle mais indéniablement, une vitalité assez étonnante s'y est manifestée. Nous venons de la tester dans le champ de la méthode heuristique. Bien entendu, quelque chose du fond se dit dans la méthode prise pour l'atteindre. Pour le moment, en en restant à ce qui est déjà apparu, disons ceci : cela peut être passionnément intéressant, en 1970, de se mesurer en petits groupes sur la foi que l'on a encore, quand on confronte cette foi-là avec les chances et les rudesses de l'existence humaine, sans en rien excepter. Ou encore, pour filer l'image déjà utilisée, sur la brèche, au quotidien, des virtualités apparaissent.

## TYPLOGIE DES THÈMES ABORDÉS

Tentons donc, maintenant, de passer des virtualités à quelques résultats tangibles. Car il y en a eu, ne serait-ce qu'à travers la toute première réalité, l'impérieuse réalité, celle des numéros des deux revues qui sont sortis et des ouvrages des collections qui ont été publiés. Le comité de rédaction gère, avec des délégations de pouvoir très importante dans tel ou tel secteur, à la fois *Christus* (un trimestriel de 144 pages) et *Croire aujourd'hui* (un mensuel de 64 pages), mais aussi, à partir de 1975 et jusqu'en 1981, deux collections : *Christus* et *Voies et étapes*, éditées toutes les deux chez Desclée de Brouwer. Cela a représenté, pour la décennie, respectivement vingt-cinq et vingt-huit volumes parus. De quoi a-t-on traité dans toute cette masse ? Nous ne pouvons aborder ici cette question que par grands ensembles typologiques. Le maillage large qui convient est à l'évidence celui qui corres-

pond aux décisions refondatrices de la fin de 1966 : à la fois l'enracinement dans l'existence chrétienne et l'enracinement dans la tradition propre de la spiritualité. Ceci dans les revues. Nous y ajouterons quelques remarques sur les collections qui prolongent les revues en grossissant, en quelque sorte, leurs orientations fondamentales.

Comment donc, conformément au projet, la spiritualité s'est-elle reconstituée à partir et en fonction de l'existence chrétienne et humaine ? Dans le groupe éditorial, *Croire aujourd'hui* est chargé de l'enseignement doctrinal. Il n'y a pas là, selon nous, une manière d'esquiver la vie quotidienne, comme, pourtant, de fortes poussées anti-intellectuelles tendent alors à le faire accroire. Le responsable, Marcel Domergue, oppose un refus — au fond toujours le même refus dynamisant — à cette paresseuse séparation de l'intelligence et de la vie. Pour les chrétiens, c'est une question de vie ou de mort de comprendre ce qu'ils croient. Une telle orientation conduit évidemment à traiter les questions de l'exégèse, du dogme et de la morale, en songeant constamment à leur impact dans l'existence croyante. Prenons, par exemple, le sommaire du numéro de mai 1979. On y lit : « Apprendre à lire saint Paul », « Le baptême des enfants », « La prière personnelle », « Le quotidien transfiguré », à quoi s'ajoutent normalement des « Notes bibliographiques » et les « Lectures bibliques pour les dimanches ».

On le pressent à cette brève évocation, la doctrine est expliquée pour qu'elle fasse vivre. On nous pardonnera, je pense, d'avoir insisté sur *Croire aujourd'hui* en traitant de *Christus*. C'est qu'en fait, depuis 1970, la fusion est intime. Précisément, cette orientation du mensuel libère le trimestriel pour ses tâches propres. Celles-ci, en sens inverse de ce qui se fait à *Croire aujourd'hui*, partent de la prise en considération de l'existence concrète sans oublier les fondements de la foi. La complémentarité, ainsi typée, a été très satisfaisante. D'elle découle aussi la répartition suivante : le mensuel présente des numéros sans thèmes ; le trimestriel, quant à lui, a viré à la thématisation intégrale (ce qui n'était pas la ligne suivie au début<sup>20</sup>).

20. Deux sortes de tables permettent de se retrouver dans la production de la revue : *Tables 1954-1963*, lesquelles, en plus du reste, offrent les sommaires des numéros, ce qui est éclairant, car la plupart des numéros sont conçus comme des unités. *Tables générales*, n° 1 à 150, 1954-1991, ne fournit pas ce type de renseignements, ce qui est dommage, mais compréhensible étant donné la masse de la matière à présenter. À partir du n° 40, donc, il faut ouvrir les numéros eux-mêmes pour retrouver les ensembles.

## Du mal-être à l'espérance

A lire à la suite les sommaires des numéros de *Christus* parus de 1970 à 1980, il apparaît que les titres à teneur simplement théologique ou spirituelle sont absents ; à la place, c'est un poudroïement de sujets devant lesquels il est bien possible de se sentir un peu perdu. Ainsi, la première année, « L'autorité », « Sexualité et chasteté », « L'art et la foi », « Pouvoir prier ». Quelle unité peut-il y avoir entre ces quatre propositions ? Les quarante-quatre thèmes abordés au cours de la décennie sont de la même eau. Mais un peu d'attention pressent en cet impressionnisme même un parti pris du comité de rédaction. On choisit des situations de mal-être. Ainsi, non pas « La prière », mais « Pouvoir prier », où se profile l'impossibilité souvent ressentie de le faire. Du reste, l'organisation de chaque numéro épouse cette inscription des difficultés en tête des livraisons : après avoir soigneusement cerné l'impossibilité, on y dégage chaque fois, mais non sans peine, une issue. Le premier numéro de 1970 offre de la sorte la progression que voici concernant, on vient de le dire, le sujet, de fait brûlant, de l'autorité : « Diverse et ambiguë », « La répression ou le mal du pouvoir », « La conscience », « Les exigences de la vérité », « L'expérience de l'autorité de Dieu ».

Deuxièmement, il est clair que les sciences humaines, dont les « fondateurs » triomphent dans l'*intelligentsia* structuraliste du moment comme « maîtres du soupçon », sont des outils utilisés à la fois pour cerner le mal-être et y faire ressortir une espérance. Psychanalyse, plus que psychologie classique, sociologie, ethnologie culturaliste, histoire des mentalités rendent des services au moment tant de la conception que de la rédaction<sup>21</sup>.

Troisièmement, on s'attache plus aux réalités concrètes qu'aux attitudes traditionnellement mises en lumière pour les affronter. Le sujet « La pauvreté » devient ainsi « L'argent » — et je me rappelle que ma contribution à ce numéro, intitulé « L'argent des religieux », m'a lié pendant dix ans aux économes générales des congrégations françaises pour des retraites-sessions<sup>22</sup>. Mes collègues pourraient sans peine relater des conséquences similaires de leurs contributions paradoxalement concrètes à l'élaboration de la spiritualité pour aujourd'hui.

21. Voir, par exemple, « Liquider le passé ? » (n° 76, octobre 1972, pp. 433-576), très marqué, mais pas uniquement, par la psychanalyse, laquelle aide à penser le fait que le passé résiste en nous à sa disparition.

22. N° 70, avril 1971, pp. 252-267.

Quatrièmement, une place est offerte au renouveau encore bien fragile de la prière sous la forme extrême-orientale ou charismatique.

J'ajoute, un peu différents de la recherche thématique, deux traits qui contribuent à rendre plus concrets nos austères cahiers. Nous diversifions les genres littéraires, ajoutant aux articles, présentations de textes et chroniques qui sont de fondation, des tables rondes<sup>23</sup>, des enquêtes<sup>24</sup>, des interviews<sup>25</sup>, des lettres de voyage<sup>26</sup>, des poèmes<sup>27</sup>, des illustrations<sup>28</sup>. Le second trait est l'apparition de « jeunes talents » : René Rémond<sup>29</sup>, Denis Vasse<sup>30</sup>, Danièle (Hervieu-)Léger<sup>31</sup>, Françoise Dolto<sup>32</sup>, Jean Delumeau<sup>33</sup>, Etienne Fouilloux<sup>34</sup>, Guy Gilbert<sup>35</sup>, et j'en passe pour ne pas faire rougir nombre de personnes en cet auditoire. L'intérêt du rappel de ces noms n'est pas de cultiver les personnalités, mais de bien indiquer le genre d'aide que le comité de rédaction sollicitait, découvrant ainsi ses tendances fondamentales.

## Une approche nouvelle des Exercices

Au cours de la décennie, l'enracinement dans la tradition spirituelle de la Compagnie a pris un nouveau départ. Outre l'inspiration générale ignatienne très forte, telle qu'elle se manifeste visuellement dans les références de bas de page, les dix premières années avaient inculqué le goût en ce domaine par les « textes anciens ». De manière plutôt tacite, le *new deal* de 1963 met cet accompagnement en sourdine, lui préférant, par exemple, un numéro entier sur la Compagnie de temps en temps<sup>36</sup>. Cette façon de faire s'est prolongée les années suivantes<sup>37</sup>.

C'est seulement en 1977 qu'une approche nouvelle des *Exercices spirituels* a pris pied dans la revue. Celle-ci provient des groupes de lecture du livret qui se sont fondés, en assez grand nombre, au début de

23. « Chrétiens en mai 1968 » (n° 60, octobre 1968, pp. 438-453).

24. « La foi des jeunes enseignants » (n° 68, octobre 1970, pp. 564-574).

25. « Il n'est pas encore né ! Jésus chez les adolescents » (n° 98, avril 1978, pp. 232-241).

26. « Entre Iles Marquises et Tuamotou » (n° 100, octobre 1978, pp. 505-510).

27. « Dizaine de l'Annonciation » (*ibid.*, pp. 462-466).

28. « Trois proverbes bibliques » (n° 112, octobre 1981, pp. 484-487).

29. « La politique des chrétiens » (n° 52, octobre 1966, pp. 438-451).

30. « Le temps du désir » (n° 57, avril 1967, pp. 164-183).

31. « Rencontrer la Bible. Une rencontre d'étudiants » (n° 61, janvier 1969, pp. 132-137).

32. « L'homme et son désir » (n° 71, juin 1971, pp. 357-368).

33. « Résistance du paganisme » (n° 76, octobre 1972, pp. 480-494).

34. « Du bon usage de l'histoire » (n° 78, octobre 1973, pp. 148-155).

35. « Journal d'un éducateur » (n° 81, janvier 1974, pp. 118-120).

36. En fait, il n'y en eut qu'un, le n° 51, « Jésuites », de juin 1966.

37. Avec un penchant pour l'histoire, par exemple avec les « Bulletins d'études ignatienues », qui apparaissent avec le P. André Ravier en octobre 1972 (n° 76, pp. 570-574).

la décennie, dans la mouvance du P. Jean Gouet, alors maître des novices, et de son successeur le P. Jean-Baptiste Dravet. Dans ces groupes, on tente, non de déduire la pratique des *Exercices* à partir de la compréhension du texte, mais, tout à l'inverse — et, il faut bien le dire, d'une façon qui n'est pas sans parenté avec la psychanalyse —, de comprendre le texte ancien à la lumière de la pratique actuelle. C'est le P. Jean-Claude Guy, directeur de la *Revue d'Ascétique et de Mystique*, devenue *Revue d'Histoire de la Spiritualité*, qui a fortement insisté pour que cette méthode fût mise en œuvre dans *Christus*. Un groupe de quatre praticiens-chercheurs (les PP. Cordonnier, Flipo, Guy et Bertrand) travaillent ensemble, en se corrigeant mutuellement, en vue de produire dans les quatre numéros de l'année suivante quatre explications des *Exercices* selon ce style. Voici comme est présentée cette initiative lors de la première parution de la série : « Cette production, collective et personnelle, voudrait être une aide à tous ceux qui pressentent, savent et pratiquent, pour eux-mêmes et pour les autres, la fidélité du petit livre de saint Ignace à l'Évangile »<sup>38</sup>. En 1991, le *Christus* hors série n° 124, composé pour la plus grande part des « explications » lancées en 1977, en était à sa sixième édition.

Toute une manière de comprendre à frais nouveaux le discernement ignatien est sorti de là.

## La collection « Christus »

Il faudrait dire un mot ici, comme promis, du rôle amplificateur des collections par rapport au travail des revues. Durant la période, la part des « Essais » de la collection « Christus » a pris un essor remarquable. De 1954 à 1970, les « Textes » totalisaient dix-huit titres, et les « Essais » cinq ; durant les années 70, la proportion s'inverse : trois « Textes », dont aucun de la période proprement ignatienne, contre vingt-quatre pour les « Essais », avec un beau volume d'art sur les icônes. On retrouve ce que nous avons constaté concernant l'orientation de la revue vers l'explicitation des expériences actuelles en spiritualité. On note, en outre, dans la série « Essais », une grande part accordée à la connaissance de la piété extrême-orientale — les ouvrages du P. Yves Raguin, qui obtiennent un large succès, s'accompagnant de ceux du P. Johnston sur le zen. Et il faut ajouter, dans cette ligne, une traduction du *Livre de la Voie et de la Vertu* de Lao Tseu.

38. « Une lecture des *Exercices* » (n° 93, janvier 1977, pp. 86-95).

C'est vers la fin de la période, dans la ligne du commentaire à quatre voix des *Exercices spirituels*, que d'importantes publications de textes se préparent : la réédition du « Courel » qui va devenir le « Gueydan », la réédition de l'*Autobiographie* qui va devenir *Récit*. Qui dit réédition dit bien aussi, on le concédera, réinterprétation. Tout ceci aboutira à l'édition des *Ecrits* d'Ignace de Loyola pour la célébration du cinquième centenaire de la naissance en 1991.

Pour ce qui est des deux collections qui élargissent l'audience de *Croire aujourd'hui*, il est clair que la série « Etapes » est faite des reprises en un seul volume de séquences d'articles publiés dans la revue et tend vers un commentaire du *Credo* : ce sont les étapes de la foi. « Voies » est plus original : on y présente des spiritualités, celle des franciscains, celle des instituts séculiers, celle des jésuites. Cette collection est directement au service de la spiritualité<sup>39</sup>. Ici apparaît à nouveau l'étroite conjonction entre les éléments du groupe *Christus* forgée au cours des temps dramatiques de l'après concile.

Tout ce qui vient d'être sommairement rappelé mériterait d'être étudié plus longuement et même scientifiquement. Un mémoire, voire une thèse sur le sujet seraient les bienvenus. On y apprendrait beaucoup sur la période dramatique que furent les années 70. En effet, les tensions de l'époque ont été le terreau nourricier de tout ce qui a été produit par le groupe. Nous y retrouverions l'image de la brèche. Mais on y découvrirait aussi la valeur spirituelle de la maintenance, lorsque maintenir est la mise en œuvre d'une véritable élection. Nous concluons rapidement sur ce thème.

## LES VERTUS DE LA MAINTENANCE

Voici en six points ce que peut suggérer la lecture tentée ici, vingt-cinq ans après, d'un moment de l'histoire demi-séculaire de *Christus* :

1. Le drame du « Troisième homme » éclate comme un coup de tonnerre dans un ciel serein. Il n'a rien vu, pour ce qui est de l'ampleur de l'événement, avec ce qui va se produire de 1970 à 1980, ne serait-ce que dans la revue qui est comme la grande sœur de *Christus*, les *Etudes*, au sujet de l'avortement. Extérieurement, tout se résout très vite à l'intérieur de la Compagnie. De plus, le drame touche à la spiritualité, qui n'est à cette époque, et encore maintenant sans doute,

39. Sur ces deux séries de la nouvelle collection, voir J. Thomas, « Une collection de spiritualité : "Voies et Etapes" » (n° 115, juin 1982, pp. 383-384).

qu'une discipline annexe de la théologie. Pas de maintenance sans drame à traverser.

2. Mais ce drame intime, parce que spirituel, a forcé à un choix, je risque même le mot technique : à une *élection* sur ce que peut être la spiritualité aujourd'hui, dans l'environnement réel du monde, dans l'ensemble de la tradition spirituelle qui se développe en de multiples spiritualités particulières, dont l'ignatienne, et finalement dans l'Eglise. C'est de ce choix qu'est sortie la maintenance de *Christus*. De là l'importance de la liasse de documents signés Jean-Marie Le Blond dans le bureau du directeur de *Christus*. Pas de maintenance sans une décision libre.

3. *Christus* s'est donc maintenu. Ce mot connote un effort. Tenir. Donc un environnement difficile. Certes, les années 70 ont connu les renouveaux cachés de la vie spirituelle, notamment par le ressurgissement de la prière. *Christus* n'a pas été le leader de ce renouveau. Mais il y a sa place, très originale. Comme les autres redépars de l'intériorité dans l'Esprit, il en est au moment où il faut ramer, souquer. Pas de maintenance sans effort.

4. *Christus* s'est maintenu. J'entends aussi dans *maintenu* le mot *main*. On ne s'est pas maintenu pour se maintenir. On s'est maintenu en inventant et en produisant dans une véritable joie d'inventer et de produire. Je n'hésite pas à considérer dans cette allégresse à l'œuvre une Main, celle que prend, selon les *Exercices*, celui qui fait une élection. La décision de novembre 1966, qui s'est renouvelée de comité de rédaction en comité élargi et en provignements de toutes sortes, a été porteuse. Elle a eu des résultats dont la portée est durable. Je salue avec vous cette Main. Pas de maintenance sans que Dieu donne la main.

5. Par là apparaît que la maintenance est une pièce maîtresse de la spiritualité ignatienne. Une élection qui n'est pas « oblique » est un « acquis pour toujours », bien au-delà de ce que pensait le bon Thucydide en inventant l'expression<sup>40</sup>.

6. La maintenance se manifeste, c'est là le fond, comme la vertu de l'Eglise dans les temps dramatiques qui sont de siècle en siècle les siens. Elle consiste à tenir dans la foi, sans en dévier en rien, en inventant la foi. Je retrouve Nicée, les Ariens, Athanase et Hilaire. Ce que la foi fait du début à la fin, une spiritualité dans la foi le peut aussi. C'est son rôle d'y parvenir.

40. Cf. *La Guerre du Péloponèse*, 1, 22, Les Belles Lettres, 1991, p. 9.